L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 1er AVRIL 1883.

L'acide carbonique liquide.

M. Krapp ne se contente pas de fabriquer des canons, il prépare, sur une grande échelle, de l'acide carbonique liquide. On sait que ce gaz se liquéfie sous pression et peut être emmagasiné dans des récipiens en fer forgé ou en acier fondu. L'acide carbonique en passant de l'état liquide à l'état gazeux, peut être utilisé comme l'eau qui se transforme en vapeur sous l'influence de la chaleur à faire fonctionner des machines motrices. La pression du gaz pousse alternativement un piston dans les deux sens. Mais, en se gazéfiant, l'acide carbonique emprunte de la chaleur aux corps voisins; il abaisse leur température; on peut donc s'en servir comme d'un réfrigérant énergique. C'est un des usages auxquels M. Krupp le destine dans son usine à canons pour la pose des frettes ou des anneaux qui consolident l'âme de la pièce. On les passe à chaud et on les refroidit brusquement et énergiquement par le froid engendré au moyen de l'acide carbonique. Nous ne serions pas éloigné de penser que l'acide carbonique pourrait jouer un rôle en métallurgie pour la trempe des métaux et pour la compression de l'acier. C'est un point de vue qui mériterait d'être examiné d'un peu près.

Déjà M. Krupp emmagasine son acide carbonique dans des vases de fer renfermant 100 kilogrammes de gaz liquide. Ces bombes d'acide carbonique sont installées sur des petites voitures pourvues d'appareils de chauffage pour compenser, quand il y a lieu, le refroidissement que produit l'acide liquide en se gazéfiant. De cette façon, la pression fournie par le dégagement gazeux devient énorme. A la température de 200 degrés elle atteindrait 800 atmosphères.

L'acide carbonique Krupp se répand déjà dans le commerce. L'autorité allemande a prescrit, pour le laisser circuler sur les chemins de fer, d'essayer les récipiens une fois par an à la pression de 250 atmosphères. Les grands récipiens en acier, qui renferment 340 kilogrammes d'acide, doivent avoir une longueur de 2 mètres 75, un diamètre maximum de 72 centimètres, avec une épaisseur de 64 millimètres. Les applications commencent à se multiplier. A l'usine Krupp, les machines à glace dont on a besoin sont mues par un moteur à acide carbonique comprimé. On fabrique aussi l'eau de seltz avec cet acide préalablement liquéfié. M. le docteur Raydt emploie de même l'acide liquéfié pour obtenir la pression nécessaire au débit de la bière dans les cafés et dans les restaurants. L'application la plus récente de l'acide carbonique liquéfié a été faite par M. le major Witte, à la mise en pression rapide des pompes à vapeur de Berlin. On sait qu'en cas d'incendie on perd toujours du temps, alors que les secondes sont si précieuses pour mettre les pompes sous pression. Aussi M. Witte a eu l'idée de suppléer à la vapeur pendant les premiers moments au moyen de l'acide carbonique. La pompe peut être mise en relation avec un réservoir d'acide après l'allumage du foyer. Si la vapeur n'a pas encore eu le temps de se former en quantité suffisante, quand on est arrivé sur le lieu d'incendie, on fait passer l'acide dans les machines; celles-ci se mettent en marche, et l'on gagne environ 4 à 5 minutes sur le mode ordinaire de mise sous pression.

La consommation en acide carbonique liquide est évaluée à 8 kilogrammes par pompe; on emporte deux réservoirs de 8 kilogrammes parce que la moitié de chaque récipient se congèle sous l'action du passage de l'acide de l'état liquide à l'état gazeux.

L'emploi des gaz liquéfiés tend, du reste, à se généraliser en Allemagne et en Angleterre. Le protoxyde d'azote dont les dentistes font un si grand usage pour produire l'anesthésie est vendu principalement aujourd'hui, à Londres, sous forme liquide dans des bouteilles en fer forgé renfermant 850 grammes de protoxyde d'azote, soit 431 litres de gaz. Ces bouteilles se vendent en Allemagne 25 marks pièce. Une bouteille suffit pour produire 50 à 60 narcoses. On en vend plus de 1000 par an, ce qui correspond à 50 ou 60,000 opérations.

C'était à Marseille, en 1847. Le duc d'Aumale se rendait en Algérie comme successeur de l'illustre maréchal Bugeaud dans le gouvernement général de la colonie. Déjà les autorités avaient quitté le bord seul, Mgr. de Mazenod, arrivé un peu en retard, prolongeait sa visite, en attendant que l'arrivée de la poste permit au vapeur de partir.

Le prince, ayant épuisé les compliments d'usage, était impatient; la conversation languissait. Tout à coup il se retourne vers l'évêque:

"Monseigneur, lui dit-il, vous qui avez tant d'esprit, pourriez-vous me dire quel est, à votre avis, le plus grand miracle de l'Ancien Testament?"

L'évêque, étonné, regarde en face son interlocuteur; mais celui-ci avait pris un air parfaitement grave. Il était difficile de riposter par une leçon trop crue. Mgr. de Mazenod parait chercher dans sa mémoire.

Sourires et chuchotements parmi l'état-major: on murmure le nom de Jonas, qui vécut dans le corps de la baleine, lorsqu'un gros colonel, rouge encore de son dîner, s'écrie intrépidement, en frisant sa moustache d'un air goguenard: l'arbleu! C'est celui de St-Elie, qui fila vers le ciel dans un char de feu sans seulement brûler ses culottes!"

—Rires étouffés dans l'auditoire.

—Vous vous trompez, le colonel, répartit vivement le prélat; c'est celui de l'âne de Balaam, qui prit la parole sans qu'on l'eût interrogé."

Pour le coup, chacun éclate franchement, pendant que le colonel opérait une retraite précipitée derrière l'état-major.

"Monseigneur, dit le duc d'Aumale en s'inclinant, veuillez agréer mes excuses. La victoire vous reste!"

On vient de découvrir une manière profitable d'utiliser les coquilles d'huîtres, qui jusqu'alors n'avaient servi qu'à faire de la chaux ou de l'eau de seltz. On a récemment reconnu que ces coquilles faisaient d'excellentes fondations de bancs d'huîtres, et depuis deux ans, on en a employé des milliers dans ce but, aux Etats-Unis. En juillet ou en août, durant la saison du frai, on choisit un endroit propice et on y verse simplement les coquilles. Le frai s'attache de lui-même aux coquilles, et au bout de deux ans, on a déjà des huîtres variant en taille de grandeur d'une pièce de vingt-cinq cents; à cette époque les huîtres sont bonnes à semer. Les coquilles, lorsqu'on les jette pardessus bord, valent trois cents le minot; elles en valent de 50 à 75 lorsqu'on les retire de la mer au bout de deux ans.

L'emprunt de 250,000 francs [à valoir sur 350,000 fr.] de la Société des quais de Zurich est couvert. La liste de souscription a été déclarée close.

LA MENDIANTE.

Elle avait sept ans.... Son père et sa mère étaient morts "il y a longtemps". On l'appelait "La Maigrotte." — C'est tout ce qu'elle savait.

On la rencontrait un peu partout, courant derrière un passant ou une voiture, la main tendue.

A l'heure où chacun s'attable, elle s'asseyait sur un banc aux Champs-Elysées et tirait un morceau de pain de sa poche: elle dînait—en regardant les passants que la faim pressait, les calèches qui rentraient au grand trot et le jour qui baissait.

Et quand elle avait fini de dîner, elle se levait, allait à la fontaine Wallace et buvait.... Puis elle revenait s'asseoir sur le même banc et restait là, regardant l'espace.

A quoi diable pouvait-elle rêver, cette petite?

Eh! à rien sans doute!...... — c'est tant de choses!

Elle était laide. Rousse, maigre, sale; le nez de travers, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les cheveux emmêlés, mais elle avait de si beaux yeux!

Cependant le temps passait, les promeneurs revenaient. Dans les alcazars illuminés, les orchestres tapageaient, les cors sonnaient hallalis et fanfares, et par instants, une voix renversante, échappée de ce tutti de bruit et de lumières, courait dans les allées sombres crier aux amoureux: "Epstvohè!"

La mendiante se remettait en marche. Elle allait de groupe en groupe, nasillant de sa voix traînante "Un petit sou, messieurs et dames, ça vous portera bonheur,"—en se dandinant, en regardant la belle toilette de madame et le gâteau que mangeait bébé.

Elle suivait ainsi l'avenue tout du long, puis la rue Royale et les boulevards, s'arrêtant à chaque table des cafés.

Quelquefois elle restait là postée devant les consommateurs, fléchissant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, oubliant de tendre la main, tout attentionnée aux glaces, aux sorbets et aux mille choses tentantes qui étaient là: "Que ça doit être bon!" se disait-elle.

C'était la richesse, le bonheur, la vie qui rit, que tout cela!

La Maigrotte voyait ce spectacle pour la cent millième fois peut être, mais avec des yeux toujours aussi ébahis. Elle n'enviait rien pourtant. Elle se disait que ces gens-là devaient être bien heureux, voilà tout.

Et elle les regardait.

Mais le garçon arrivait sur elle, menaçant:

—Allons! allons! veux-tu te sauver!

Elle levait alors sur lui ses grands yeux doux et bêtes et s'en allait lentement.... se retournant à chaque pas.

Puis, comme onze heures sonnaient, elle rentrait. C'était loin, loin, qu'elle habitait: à l'île Saint-Louis. Elle suivait les quais tout droit, faisant glisser sa main sur le parapet, en regardant dans l'eau les lumières.

A la maison, c'était un gros homme au nez rouge qui la recevait. Il le vidait ses poches. L'homme comptait, grognait puis lui ouvrait une porte vitrée, qui servait de fenêtre à un cabinet noir où s'étalait par terre un matelas: son seul mobilier. Ceci était la chambre et le lit de la Maigrotte.

L'enfant entrait, s'étendait et dormait.

—La pauvre petite! Son sommeil était comme sa vie—sans rêve! Jamais elle n'avait été caressée; jamais une douce parole n'était venue jusqu'à elle.

Elle ne savait même pas ce que c'est que d'aimer. D'ailleurs que savait-elle! hors qu'elle voyait des gens qui devraient être "bien heureux" et des choses qui paraissent "bien bonnes!"

Mais la pensée d'envier ceux-ci et qu'elle pourrait avoir celles-là ne lui venait pas. Elle était trop malheureuse. Et comme elle avait toujours vécu ainsi, comme sauf de recevoir des coups et de mendier, elle ne connaissait rien la douleur lui était inconnue autant que la joie, ses yeux n'avaient point de larmes, les lèvres, point de sourires. Elle regardait, voilà tout.

Elle ne connaissait personne au monde que le père Canon et quelques petits mendiants, avec qui elle jouait quand elle les rencontrait.

Mais ils se moquaient d'elle.

C'est qu'aussi elle était bien singulière. Parfois elle quittait une belle partie pour aller sur un banc s'asseoir.

—Eh bien; qu'as-tu donc? Tu es fâchée, lui demandaient les gamins.

—Non, mais j'en ai assez.... J'aime mieux regarder.

Et, en effet, elle restait là des heures entières, regardant pourtant toujours la même chose... ce qu'elle avait vu hier... ce qu'elle verrait demain.

Mais que c'était beau, tout ça! Ces chevaux, ces voitures! ces belles dames dedans avec leurs grandes toilettes de cent mille francs! Que ça devait être bon d'avoir un manteau! de fourrures surtout! Un jour qu'il faisait bien froid! elle s'était trouvée dans la foule près d'une dame couverte de fourrures. Alors elle l'avait touchée comme ça, tout doucement, peur de salir—seulement pour voir ce que ça ferait à sa main. Oh! c'était chaud, ça chatouillait! c'était doux! mais voilà que tout à coup le monsieur qui donnait le bras à la dame, en se retournant, surprit sa main sur le manteau. Alors il l'avait secouée rudement en la traitant de petite vaurienne, qui voulait salir les belles affaires; et il voulait la faire mettre en prison et il la serrait bien fort, et tout le monde criait; C'était bien fait!

Depuis ce jour-là, elle se contentait de regarder.

Le monsieur avait eu raison, et puis tout le monde aussi. Fallait pas toucher—une sale vaurienne comme elle! Est-ce que c'est pour les chiens, ça! Et l'idée lui venait... qu'un chien pourtant ça a quelquefois un manteau!

Alors elle poussait un gros soupir qui la réveillait de ses réflexions et elle se remettait en marche.

Elle ne sentait ni la fatigue ni la tristesse de ses journées, ne supposant pas qu'elle pût vivre autrement. Et ses fêtes et dimanches à elle, c'était qu'elle devait rapporter plus d'argent au père Canon.

Aussi elle partait plus tôt et commençait par les quartiers ouvriers; là on fait dimanche et l'on est gai dès le matin. Puis à deux heures elle allait aux Champs-Elysées.

C'était plein de monde. Il y avait là, assises tout en rond, des familles entières, depuis le nourrisson jusqu'à la grand'mère. On n'entendait crier que: mon oncle, ma tante et mon gendre, ma belle-mère, petit frère, petite sœur et grande cousine flanquée du cousin—l'inévitable collégien blême à l'air saturé.

La Maigrotte s'avançait et tendait la main.

Tous la regardaient.

Enfin, après un bon moment d'hésitation, le chef de la famille, M. Bonpain, cherchait dans toutes ses poches, rengorge, puis tirait un petit sou qu'il donnait libéralement à la mendiante.

Mais ce n'était pas tout! Il la faisait jaser! Il fallait qu'elle dise: "De quel pays elle venait?—Ce qu'étaient devenus ses parents?—Si "l'homme" la battait bien fort?" etc, etc.

M. Bonpain en voulait pour son argent.

Le plus souvent, il ne donnait rien du tout. Alors: Ces petites mendiantes-là, c'était des voleuses, des pétroleuses, "l'ivraie" de la société. Donner à ça, c'était "allaiter" la Révolution....

Et il entamait sur la paresse "et ses conséquences inévitables" un speech à l'adresse du collégien qui était en train de se mourir pour une fillette assise en face.

La Maigrotte, elle, passait. Continuait son chemin, la main tendue, répétant monotone comme le refrain de sa chanson de misère:

—J'ai faim! un petit sou, s'il vous plaît, messieurs et dames! ça vous portera bonheur!....

Un jour, comme elle était sur un banc, grignotant une croûte, elle vit arriver à elle un bébé de quatre ans au plus, marchant les jambes en rond, penmment et tout de travers.

Par derrière venait un jeune couple, le papa et la maman, qui considéraient les pas de l'enfant.

Celui-ci, les bras étendus, menacé à chaque instant dans son équilibre, avançait du plus vite qu'il pouvait, lorsque, par un fatal empiètement d'une jambe sur l'autre.... pouf! il tomba tout d'une pièce comme un petit paquet. D'un saut la Maigrotte fut près de lui et le releva, tandis que le père accourait effaré.

La chute ne s'étant pas effectuée de bien haut, le bébé n'eut aucun mal. Alors il poursuivit son idée qui était de voir ce que mangeait la mendiante. Celle ci lui montra son pain.

L'enfant le tourna et le retourna dans ses petites mains, puis finalement le laissa tomber. Et comme la Maigrotte s'était baissée pour le ramasser le petit lui mit les bras autour du cou, voulant l'embrasser.

La pauvresse devint rouge comme une cerise. Elle leva sur le papa et sur la maman un regard humble. Tout d'abord elle n'osa pas. Mais, l'enfant continuant à l'embrasser, elle se laissa faire et à son tour elle le caressa.

Elle était émue! heureuse! ça lui semblait bon d'embrasser! c'était chaud, ça chatouillait, c'était doux, doux.... comme la fourrure!

Aussi elle s'en donnait!

C'est que, de son côté, le petit n'avait pas l'air dégoûté du tout! Il faisait là, sur ses genoux, aller bras et jambes en riant comme un bienheureux. Il l'égratignait même bien un peu!.....—mais la Maigrotte ne le sentait pas.

Cependant le papa, hochant la tête d'un air de pitié, lui glissa une petite pièce d'or et emmena l'enfant.

Une petite pièce d'or! La Maigrotte en avait vu quelquefois—mais jamais dans sa main! Pourtant, elle ne songea même pas à l'admirer. Elle était restée là, à la même place, suivant d'un regard attristé le monsieur, la dame et le bébé qui s'en allaient.

Quand elle ne les vit plus, elle laissa alors tomber ses yeux sur la petite pièce d'or. Elle soupira.

Peut-être l'idée lui venait-elle que l'or ne fait pas le bonheur.

Enfin elle se leva et repartit dans la foule, mendiant.

C'est qu'elle voulait garder la petite pièce d'or—en souvenir!

Aussi le soir, quand elle rentra, elle la mit dans sa bouche. Mais le père Canon était un fin matois:—"T'as donc, la fièvre, la Maigrotte, que t'as les dents serrées comme ça? Montre un peu voir? Et il la prit à la gorge. L'enfant toussa, faillit s'étrangler, puis enfin lui rendit la pièce,—dont il se saisit aussitôt en la traitant de voleuse.

La Maigrotte fondit en larmes: sa petite pièce d'or! Elle, qui justement voulait y faire un trou et la porter autour du cou comme une médaille!

Elle pleura toute la nuit. Le lendemain elle alla à la même heure, s'asseoir sur le même banc que la veille. Mais elle eut beau regarder, elle ne le vit point.

Alors elle se dit que "c'était fini" qu'elle ne le reverrait plus, et se mit à pleurer. Aussi, ce soir-là, elle rapporta beaucoup d'argent.

Quelques mois se passèrent ainsi. Elle le cherchait toujours. Croyant le voir sans cesse, s'émotionnant à chaque petit bonnet, courant sur tous les poupons de la rue,—ne pleurant plus, mais toute triste, transfigurée.

Un baiser, c'est quelquefois toute une histoire!

Un jour, comme elle traversait les boulevards.... Ah! cette fois c'était bien lui! dans une voiture "de maître", làbas, avec papa et maman.

Elle courut à toutes jambes. Cette fois elle était sûre! Toute essoufflée, elle atteignit l'équipage.

Le monsieur lui jeta une pièce. Mais le bébé reconnut la mendiante et, comme la première fois, lui tendit les bras, oubliant son ballon, qui s'en alla rouler parmi les voitures.

Aussitôt l'équipage s'arrêta. Le valet de pied descendit. Mais la Maigrotte était déjà loin, courant après le ballon, ravie, émue, heureuse au-delà de toute expression de prouver son zèle au bébé. Aussi enrageait-elle de voir le valet de pied se mettre de la partie. Elle considérait comme de son honneur d'attraper le ballon "toute seule" et de le remettre "elle-même" au bébé.

Un instant il y eut entre le laquais et l'enfant penchés sur la balle une lutte muette, opiniâtre, une confusion de mains rageuses.

—Ah ça! veux-tu le laisser, à la fin?... cria le valet de pied.

—Non, non, c'est moi qui l'aurai la première! répondait la mendiante.

Elle était dessus à plat ventre, l'arrêtant de ses jupes, se mouillant, se couvrant de boue. N'importe! elle l'avait! la première! Et d'un brusque mouvement se dégageant des mains du laquais, elle se mit à courir.

—Arrêtez-la!.... Au voleur! Arrêtez! hurla celui-ci.

De toutes parts la foule accourt et se mit à sa poursuite.

En entendant cela, la Maigrotte redoubla.

La course, le soleil qui dardait, l'entrecroisement des voitures, les clameurs, toutes ces mains méchantes qui se tendaient vers elle essayant de l'arrêter au passage.... elle était affolée.

Par deux fois se rapprochant de l'équipage, elle réussit à s'échapper des bras qui la saisissaient.

Alors épuisée, se sentant chanceler, elle ferma les yeux, fit un bond en avant et lança le ballon dans la calèche.

Puis elle tomba.

Mais une main vigoureuse s'abattit sur son épaule:

—Allons, allons, marche! En prison! C'était l'autorité.

Pendant ce temps, on se pressait autour du laquais, héros de l'événement.

—Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?

—C'est une petite voleuse que l'on vient d'arrêter, répondit-il en grimpant sur le siège.

Le cocher fouetta ses bêtes et l'équipage reprit au grand trot la direction du Bois

—Bébé avait son ballon.

FIN.

H...... tombe un matin à l'improviste chez son camarade C.... avant qu'il ait achevé sa toilette.

—Tiens tu as donc des cheveux blancs maintenant?

—Oui, répond C.... un peu gêné, ça m'est venu en une nuit, à la suite d'une grande douleur!

Le lendemain, une nouvelle visite; seulement, cette fois C.... a eu le temps de se passer à "l'Eau des fées."

—Allons, bon, tu as les cheveux noirs, aujourd'hui.

—Ça m'est venu en une nuit, à la suite d'une grande joie!

Transfusion du sang, après l'ablation d'une tumeur.

Le docteur Labbé vient de faire, à l'hôpital Beaujon, à Paris, une opération chirurgicale qui fera, sans nul doute, époque dans les annales scientifiques.

Il s'agissait d'une malade, appartenant au service du docteur Labbé; cette femme portait, à la partie droite du cou, une tumeur énorme, du volume de deux têtes d'adulte environ, et pesant 3 kilogrammes 750 grammes. Les chirurgiens auxquels elle s'était adressée avaient tous refusé de pratiquer l'ablation de cette tumeur. En dernier lieu, elle se décida à faire auprès du docteur Labbé une nouvelle démarche, l'assurant que, en cas de refus de sa part, elle se donnerait la mort au sortir de l'hôpital. Devant une volonté aussi fermement arrêtée, le docteur Labbé accepta et fixa à hier matin, la date de l'opération.

Au cours de la visite, la malade lui fit remettre une lettre ainsi conçue:

"Monsieur Labbé, je vous autorise si je meurs pendant l'opération, à faire immédiatement l'autopsie de mon corps, pour vous assurer qu'il existe, à l'intérieur, d'autres tumeurs semblables. Je ne reconnais à aucun membre de ma famille, le droit de s'opposer à ma résolution."

Cette courageuse femme, amenée à l'amphithéâtre d'opérations, gravit sans émotion les marches du lit disposé à cet effet, et, le chloroforme lui ayant été administré, le chirurgien commença son œuvre. Une demi-heure après, l'énorme tumeur se détachait sous l'écraseur, et le docteur Labbé, l'élevant au-dessus de sa tête, était salué par une salve d'applaudissements.

L'orifice béante laissait voir, au fond, la carotide soulevée par saccades, mais habilement épargnée par le chirurgien; en outre, une soixantaine de pinces hémostatiques bouchaient les orifices des vaisseaux sectionnés.

La perte de sang due à l'enlèvement de la tumeur et à la section des vaisseaux, menaçant de compromettre la vie de l'opérée, M. Labbé eut l'idée de recourir à la transfusion du sang. Un courageux étudiant, M. Lecomte, s'offrit pour donner son sang.

L'opération a été faite avec l'aide et l'appareil du docteur Roussell, de Genève. Grâce à ce perfectionnement, le sang passe de la veine de l'homme sain à la veine du malade, sans subir le contact de l'air. C'est ainsi que l'on a restitué à cette malade, 310 grammes de sang dont la pénétration a ramené promptement une coloration des joues et des lèvres.

Dans ces dernières années, l'on était obligé de tirer le sang de l'homme sain, puis de le battre pour lui enlever la fibrine, ce qui ne permettait d'injecter qu'un sang incomplet, et qui avait subi le contact de l'air. Enfin, l'opération était dangereuse pour les deux patients.

Ce que coûte une épidémie.

A une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. le docteur Bochard a présenté un travail intéressant, qui est en somme l'application à une question d'hygiène publique des méthodes employées en économie politique. En voici le résumé.

Il s'agit de déterminer la perte infligée à la ville de Paris par l'épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi en 1882.

"La fièvre typhoïde a occasionné l'année dernière à Paris 3,276 décès; 1,449 ont eu lieu dans les hôpitaux et 1,827 à domicile. Il y a eu 9,361 entrées de typhoïdiques dans les hôpitaux, qui ont produit 240,083 journées de traitement; ce qui fait 25 jours en moyenne par malade. Et comme la journée d'hôpital coûte aujourd'hui 3 fr. 10 à l'Assistance publique, cela fait pour elle une dépense de 744,257 francs.

"Tout le monde sait qu'on se remet lentement de la fièvre typhoïde, qu'on peut compter en général un mois de maladie et un mois de convalescence; soit deux mois d'invalidation, deux mois de suspension de travail par malade. Or, la statistique municipale de la ville de Paris établit que la fièvre typhoïde choisit plus du tiers de ses victimes parmi les hommes de quinze à trente-cinq ans, c'est-à-dire dans l'âge du travail et de la production. En estimant à 2 fr. par jour l'un dans l'autre le prix des 563,661 journées de travail perdues par suite des deux mois d'invalidation de nos 9,680 malades, cela fait 1,127,320 francs à ajouter aux 744,257 francs de l'Assistance publique. Total, 1,871,570 fr.

"Les 11,830 malades de la ville fournissent, au même taux, une perte de 2,360,157 francs; soit en somme 4,231,727 francs pour le bilan de la maladie.

"Si, d'autre part, on évalue à 6,000 francs seulement le capital producteur que représente un adulte à l'âge moyen de vingt ans, les 3,276 décès de cette épidémie représentent une perte de 19,656,000 francs."

Cette somme ajoutée aux frais de maladie donne un total de 23,887,727 francs de perte pour la ville de Paris et pour une seule année (1882) par le fait de l'épidémie de fièvre typhoïde.

Faisant le même calcul pour l'ensemble des maladies épidémiques, qui causent environ 11,000 décès par an, M. Bochard estime la perte qui en résulte pour Paris à 67 millions de francs; diminuant, dit-il, ce chiffre de moitié, il resterait encore 33,515,000 fr., qui représentent à 5 0/0 l'intérêt d'un capital de 670 millions de francs.

M. Bochard conclut qu'il suffirait de dépenser une partie de cette somme en travaux d'assainissement pour éviter la perte résultant des maladies épidémiques et que, par conséquent, la ville de Paris ferait en exécutant ces travaux un véritable bénéfice.

Il y a dans cette tendance à traiter les questions d'hygiène d'après une méthode positive un fait qui mérite d'attirer l'attention des économistes.

On a récemment découvert dans les plaines désertes du Humboldt [Californie] de vastes dépôts de nitrate de potasse ou salpêtre, couvrant une surface d'environ 25 milles. Le centre de la région indiquée se trouve à peu de distance de Brown's Station, sur le Central Pacific Railroad, par 40 degrés de latitude nord et 118 degrés 35 de longitude, à 3,935 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cette région ressemble en quelque sorte au désert de Parapaea, au Pérou. Ses immenses couches de sel indiquent suffisamment qu'à une certaine époque la mer s'étendait jusque-là. On y rencontre aussi le borax, le sulfate de chaux, la magnésie et l'allumine en grande quantité. Il y règne une sécheresse perpétuelle, et la température moyenne est de 78 degrés Farenheit.

Les gens du Nord prônent le beurre, et les Méridionaux ne cessent de nous vanter l'huile.

Un indigène de Lille et un enfant de la Cannebière se disputaient au sujet de ces deux produits:

—Et d'abord, disait le Marseillais, on peint les tableaux à l'huile et non pas au beurre.

—C'est vrai, mais allez donc manger une omelette à l'huile, c'est exécrable!

—Et vous, s'écria le Marseillais, essayez donc de sacrer un roi avec du beurre!

Les poules.

G. de Cherville, dans le *Temps* du 14 mars:

L'industrie galline poursuivant sa phase de développement, les organes spéciaux ne pouvaient manquer de se multiplier. Depuis le commencement de l'année, deux nouveaux journaux se sont mis au service de l'élevage des volailles. Le premier arrivé, l'*Aviculteur*, a pour directeur M. Voitellier, un l'auréat permanent des concours; le second éclos, qui s'intitule modestement le *Poussin*, appartient à M. Lemoine, le directeur de ce magnifique établissement de Crosne, dont nous avons entretenu nos lecteurs, que l'on pourrait appeler le Musée des espèces gallines, où tout ce qui se rattache à leur reproduction, à leur éducation, à leur entretien est traité avec une intelligence hors de pair, avec un comfort très voisin du luxe. Nous souhaitons la bienvenue à nos deux nouveaux confrères; l'œuvre qu'ils poursuivent est d'une telle utilité, elle répond avec tant d'à-propos aux tendances progressives qui se manifestent chez les amateurs et les éleveurs d'oiseaux de basse-cour, que nous ne doutons pas de leur succès

Jamais nous n'avons mieux compris l'importance de ce que M. Lemoinne appelle le petit bétail de la ferme, qu'en lisant un article du plus haut intérêt que lui a consacré M. Ernest Menault dans le *Journal officiel*. M. Menault est un archéologue distingué qui a quelque peu déserté les parchemins pour se rallier aux études plus vivifiantes de l'agriculture. Né et élevé dans la terre classique du blé, en Beauce, il avait dans ses souvenirs d'enfance une merveilleuse préparation pour aborder fructueusement son nouveau champ d'œuvre; il a écrit sous le titre de

Les Ouvriers de la ferme, une série de petits manuels pour les travailleurs des champs, que la maison Hachette a édités; tous les détails spéciaux se rattachants aux diverses besognes du berger, du vacher, etc., etc., tout ce qu'ils devraient savoir et connaître, y est décrit avec une sobriété, une précision, une fidélité d'observation, une netteté de vues essentiellement pratiques; les serviteurs de la fermier ne sauraient avoir de meilleur guide. M. Menault n'est pas moins bien inspiré quand il nous fait toucher du doigt les profits que nous pourrions attendre de cette branche trop dédaignée de notre industrie agricole.

D'après le dénombrement de 1870, on comptait en France 42 millions 800 poules, 3 millions et demi de canards, 1 million 700 dindons et 3 millions 800 oies. Aujourd'hui ajoute le rédacteur du *Journal officiel*, la France nourrit environ 45 millions de poules qui, au prix moyen de 2 fr. 50, représentent une somme de 112 millions et demi de francs. Ces 45 millions de poules sont annuellement réformées par cinquièmes, d'où un premier produit de 12 millions et demi de francs livré à la consommation; 2 millions de coqs, également réformés annuellement, fournissent également en viande un nouveau produit de 5 millions.

Des 34 millions de poules pondeuses naissent 100 millions de poulets. Sur ceux-ci, environ 10 millions sont réservés à la reproduction, 10 autres millions doivent périr ou d'accidents ou de maladies, mais 80 millions arrivent au marché, où, vendus à raison de 1 fr. 50 pièce, ils donnent un troisième rendement de 120 millions de francs. On peut y ajouter 6 millions résultant de la plus-value des poulardes et des chapons, et on arrive au chiffre respectable de 153 millions et demi de francs, première recette des basses-cours, car ce n'est pas tout.

Nos 34 millions de poules, dit encore M. Menault, pondent chacune une moyenne de 90 œufs par an, soit 3 milliards 60 millions d'œufs, valant 6 centimes et donnant 183 millions et demi; ceux-ci, ajoutés aux 153 millions et demi de viande, élèvent le produit général du poulailler à 337 millions de francs. Comme il le fait très justement remarquer, cette source de revenu, si considérable qu'elle paraisse, devrait normalement être triple; nous pourrions facilement nourrir 150 millions de poules; alors le produit, tant en œufs qu'en viande, atteindrait au milliard.

On voit par ces aperçus de statistique combien il y a lieu d'encourager les hommes de bonne volonté qui ont entrepris de stimuler l'apathie rustique et de décider les hommes des champs à multiplier ces éducations de volailles qui, en leur apportant de sérieux bénéfices, représentent encore une puissante ressource pour l'alimentation générale. Leur intervention sera bienfaisante à tous les degrés de l'échelle rurale. Dans les grandes exploitations, ces poulaillers roulants qui pourvoient à la nourriture économique des oiseaux de basse-cour en même temps qu'ils assurent la police du sillon, sont infiniment trop rares. Les chaumières, de leur côté, ne produisent pas ce qu'elles pourraient.

Nous n'ignorons pas que, dans l'intérieur des villages, l'aménagement des habitations est, à ce point de vue, absolument défectueux; en les examinant, on ne se douterait guère qu'elles ont été construites pour des gens vivant de la vie agricole; mais, outre qu'il est un certain nombre de maisons isolées ou plus récemment bâties dans lesquelles la possession de poules n'a pas pour conséquence la ruine du jardin... du voisin, il est certain que cette situation peut s'améliorer, et les voilà y trouver leur place pour travailler à la réalisation du rêve de Perrette, l'entrée d'une vache dans l'étable de chacune de ces chaumières.

J'ai vu l'autre jour un aveugle qui te nait sur sa poitrine un écriteau, avec ces mots:

Ayez pitié d'un pauvre aveugle.

Deux congés.

M'étonnant que l'administration de la guerre ne vint pas en aide à cet ancien soldat, je m'approchai de lui et lui fis part de ma surprise.

—Oh! monsieur, me dit-il, je n'ai pas servi.

—Alors, pourquoi cette mention de "deux congés?"

—C'est parce que je n'ai pas payé mon terme. Alors, mon propriétaire m'a donné deux fois congé.

Au café de Madrid, des journalistes parlent d'un confrère.

Ce X...., dit l'un, est d'un pédantisme écœurant. Il parle les dents serrées comme s'il avait peur de laisser tomber des perles.

Vous oubliez, reprend un autre, qu'il n'y a pas de perles dans les moules.

La morgue des concierges est proverbiale; toutefois, il existe, je me hâte de le proclamer, d'honorables exceptions.

Dans une de ces causeries familières dont M. Laurent, le mien, daigne m'honorer, nous étions d'accord pour critiquer les ambitions malsaines de notre époque.

—Que diable! me disait-il, on voudrait aujourd'hui escalader les plus hautes situations.... Autrefois dans les familles, on s'élevait peu à peu....

—Sans doute; c'était même souvent l'œuvre de plusieurs générations.

—Moi qui vous parle, reprit M. Laurent avec conviction, j'ai eu pour grand-père un simple cordonnier.... mon père, lui, était cordonnier....

Puis, poussant un gros soupir:

—Malheureusement, je n'ai pas d'enfants.

On peut voir, en ce moment, à Londres, un petit personnage autour duquel son Barnum essaye de faire du bruit—et de l'argent—en le baptisant du nom de "singe humain", et le présentant comme le "passage",—c'est le terme zoologique consacré,—entre l'homme et les singes.

Beaucoup de paléontologistes admettent, aujourd'hui, que la parenté du singe et de l'homme est absolument incontestable; mais ils admettent aussi qu'il manque, dans les documents fournis par les couches géologiques, un individu intermédiaire entre ces deux types.

Malheureusement, il est impossible de reconnaître dans la jeune Krao "l'anthropopithécien" tant rêvé.

Ses pieds sont préhensibles, et les doigts des quatre membres très souples et flexibles en tous sens. Les yeux sont très beaux. En somme, l'expression n'est pas déplaisante.

Cependant, lorsque Krao boude, ses lèvres font une telle saillie, qu'elle ressemble à un chimpanzé. Krao ne forme nullement un passage de l'homme au singe, mais elle a un certain intérêt scientifique. Elle vient de la contrée de Lao, occupée par la race mongole.

C'est, en tous cas, un singulier échantillon de la race humaine.

Krao doit avoir environ sept ans; elle est médiocrement intelligente et possède le langage articulé; elle est très petite et fort peu jolie.

Le front est couvert de poils formant un pelage épais, allant des cheveux proprement dits aux sourcils, touffus comme ceux d'un vieux loup de mer. Comme fourrure, cela est fort bien; mais comme duvet, non.

Le corps tout entier est recouvert d'un pelage du même genre, moins touffu, et laissant reconnaître la couleur olivâtre de la peau. Le nez est très court et bas, les narines larges; les joues sont dilatées en poches ou abajoues, dans lesquelles Krao accumule ses aliments à mesure qu'on les lui donne, sans les mâcher, pour ne les mastiquer et broyer qu'après en avoir emmagasiné le plus possible, à la façon des singes.

Un bon bourgeois, muni d'un billet de faveur, entre à l'Hippodrome; voulant faire acte de générosité, il choisit un habana et demande le prix.

—Cinq francs.

—Diable! fait-il désappointé.

—C'est cinq francs pièce, reprend la vendeuse du ton le plus conciliant; mais si vous prenez la douzaine, je puis vous la laisser à cinquante francs.

Le bourgeois court encore.

On prête à M. Labiche, le spirituel auteur de la Cagnote, et de tant d'autres pièces ravissantes, le charmant mot suivant:

Un jour, il montait l'escalier de l'Académie française, lorsqu'il rencontre M. Legouvé.

Labiche s'arrête à son éminent collègue et lui demande, en lui serrant la main, des nouvelles de sa santé.

—Ah! est-ce à moi que vous pouvez demander cela, dit Légouvé, vous savez bien que nous sommes immortels!

—Pas tant que cela, riposte aussitôt Labiche, puisque nous ne passons jamais la quarantaine.

Deux Anglais se promenaient sur le boulevard.

L'un d'eux, en voulant traverser la chaussée, est renversé par un omnibus, et écrasé.

L'autre se précipite sur lui et la tâte.

—Il est bien mort, allez, lui dit-on.

—Oh! répond l'Anglais avec colère, je ne cherche pas s'il est encore en vie, je cherche seulement la clef d'un appartement que nous avons loué en commun.

La réputation de Boërhaave était si étendue qu'un mandarin lui ayant écrit de la Chine, avec cette seule adresse: "A l'illustre Boërhaave, médecin en Europe," la lettre lui parvint.

Chez la concierge.

—Vous savez que M. Falempin vient de quitter sa femme. Comment va-t-elle vivre, la malheureuse?

—Oh! elle n'est pas trop à plaindre. Il lui fait une pension élémentaire!

—Vous en êtes sûre?

—C'est historique!

L'éminent docteur Purgeroide vient de voir un riche malade dont la fortune est convoitée par un neveu indélicat.

En sortant, le docteur rencontre l'héritier:

—Eh bien, docteur, comment va mon oncle, ce matin?

—Oh! mon cher garçon, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous donner?

—Vraiment?....

—Votre oncle est en pleine voie de guérison!

Toto pleure à chaudes larmes.

Une vieille dame, en visite chez la mère de cet enfant terrible, dit au moutard éploré:

—Il ne faut pas pleurer comme ça, mon petit homme, ça te rendrait vilain quand tu seras grand.

—Alors, t'as dû joliment pleurer, toi, madame, quand c'est que t'étais jeune!

Un fat arrive en retard dans une soirée:

—Je viens, dit-il, de chez mon ami le garde des sceaux

—Vraiment! Eh bien il vous a gardé bien longtemps.

Un Parisien à un diplomate étranger de retour parmi nous depuis un mois:

—Eh bien! comment trouvez-vous Paris?

—Je trouve que c'est un enfant qui s'allonge toujours—et qui ne grandit jamais!

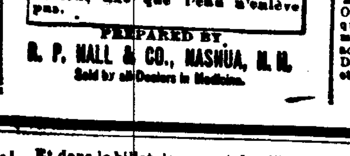
SIROP & VIN DE DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement: aux Enfants pâles, aux Rachitiques, aux jeunes Filles qui se développent, aux Femmes délicates, aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait, dans les diverses sortes des jeunes Enfants, aux Convalescents, aux Vieillards affaiblis, dans les Maladies de Poitrine, dans les Digestions laborieuses, dans l'Inappétence, dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces, dans les Fractures, pour la consolidation des os, dans la Dentition des Enfants.
Dépôt dans toutes Drogueries & Pharmacies

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et inoffensive, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violentes. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les diarrhées.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
et dans toutes les pharmacies

Remède Rationnel.
SALICYLICA.
Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.
Soulagement immédiat garanti.
Guérison permanente assurée.
Succès établi après cinq années d'expériences, dans tous les cas possibles aigus ou chroniques, sans un seul insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylique.
SECRET!
LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATHISANTS ET DES GOUTTEUX.
Le SALICYLICA est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'adresse directement à la cause du Rhumatisme, de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent localement que des effets.
Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent, des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper les maladies ci-dessus, parce qu'elles sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.
Le SALICYLICA exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.
Rappelez-vous
Que le SALICYLICA guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives
Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on rembourse l'argent.
On enverra des milliers d'attestations à ceux qui le désireront.
$1 la boite. 6 boites pour $5.
Envoyé franco par la poste contre argent transmis et reçu.
Demandez ce médicament à votre pharmacien.
Prenez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés "comme aussi bons". Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co, sur chaque boîte, celui-là nous en garantissons la pureté, sous notre signature. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ses effets. N'en prenez pas d'autre, ou adressez-vous à nous.
WASHBURNE & Co., Propriétaires,
287 Broadway, coin Reade St.
18 janv— NEW-YORK.

Dr David Davieson,
Neuvième saison à la Nlle-Orléans
DE LONDRES, DE GIESEN ET DE NEW YORK.
Auteur du "Practical Observations on Nervous Debility" "Essay on Marriage" etc. Conférencier sur l'Anatomie la Physiologie, etc. au Musée d'Anatomie de l'Etat du Missouri, St Louis Mo.
Désire annoncer aux citoyens de la Nlle Orléans et des environs qu'on peut le consulter jusqu'au 30 avril prochain à son salon
7 RUE DES REMPARTS, entre Canal et Douane.
Tous les jours de 10 A. M. à 3 P. M. et le soir de 6 à 8 heures
Le Dr DAVIESON ayant adopté comme spécialité le traitement et la cure des
MALADIES DE NERFS,
a consacré des années à l'étude et aux recherches de cette branche de la science médicale qui a trait plus particulièrement aux maux causés par les folies ou les indiscrétions de la jeunesse et aux débilités nerveuses, physiques et mentales et la perte de toute vitalité, et sa longue et vaste expérience acquise dans les meilleurs hôpitaux européens en même temps que les succès obtenus des années en Europe et en Amérique lui permettent de garantir un
SOULAGEMENT A TOUS CEUX QUI SOUFFRENT
et qui le consulteront. Le Dr DAVIESON a été surtout remarquablement heureux dans ses
TRAITEMENTS PAR CORRESPONDANCE.
Il est cependant préférable qu'une entrevue au moins ait lieu, si c'est possible.
Le travail du Dr DAVIESON "Practical Observations" qui en est à sa 160me édition, sera reconnu comme un guide de valeur et sera obtenu gratuitement sur demande.
Le Dr DAVIESON peut être consulté au No 7 de la rue des Remparts entre Canal et Douane, à la Nlle Orléans, jusqu'au 30 avril, après quelle date son adresse sera au No. 1707 rue Olive à St Louis, où il est domicilié depuis nombre d'années.
Heures de consultation à son bureau: de 10 heures A. M. à 3 heures P. M. et de 6 à 8 heures P. M. Le dimanche de 10 heures A. M. à 2 heures P. M. seulement.
24 fév—au 30 av

Est employé constamment par le public depuis plus de 20 ans. C'est la meilleure préparation qui existe pour rendre la COULEUR DE LA JEUNESSE A UNE CHEVELURE GRISE.
Elle fournit aux glandes des cheveux, comme la cheveux, la substance et la couleur qui les entretiennent. Elle accroit et épaissit la chevelure, l'empêche de blanchir et de tomber, et PRÉVIENT aussi la CALVITIE.
Elle guérit les démangeaisons et les éruptions et les peaux mortes. Elle communique à la chevelure une douceur soyeuse qui en rehausse la beauté. Elle entretient la propreté de la tête.
L'Essayeur d'Etat, le chimiste du Mass. et les principaux médecins la recommandent comme une grande acquisition en médecine.



donne à la barbe une nuance BRUNE ou NOIRE, au choix. La préparation étant simple et s'applique facilement et produit une couleur fixe que l'eau n'enlève pas.
PREPARED BY
R. P. HALL & CO., NASHUA, N. H.
Sold by all Dealers in Medicine.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:
Dupuy-de-Lôme.....3,578 Tx. | Rouen.....3,578 Tx
Paris.....3,578 Tx. | Bordeaux.....3,578 Tx
Hâvre.....3,578 Tx. | Marseille.....3,578 Tx
Nantes.....3,578 Tx.
MARSEILLE, partira pour le Hâvre vers le 8 avril, et sera suivi par le DUPUY-DE-LOME vers le 15 avril.
Billets de passage [entrepont] de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour [entrepont], valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage [entrepont] du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture [avec vin ou café], lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship BORDEAUX partira du Hâvre via Bordeaux le 24 mars. Ce steamer aura de nouveaux aménagements pour 40 passagers de chambre. Prix du passage $100. Tous les conforts seront fournis et un personnel complet de domestiques compétents sera à bord.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avr— FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.

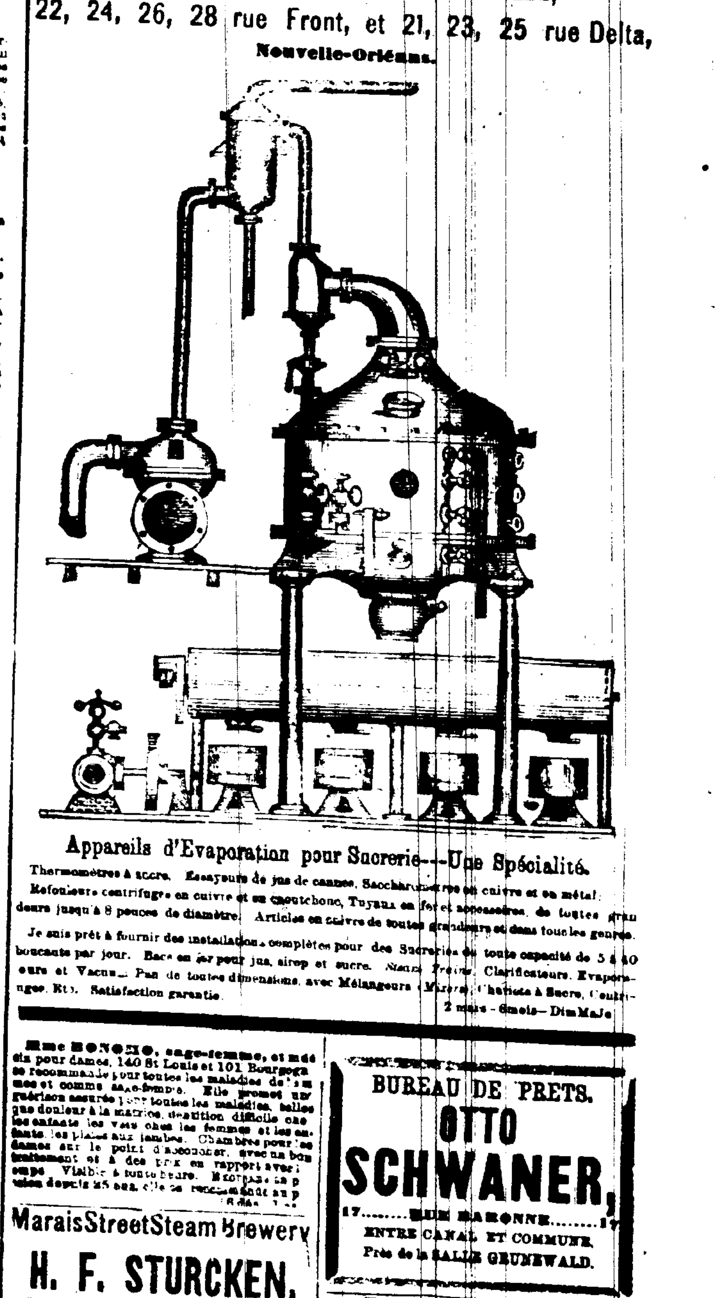
LES CÉLÈBRES
PHOTOGRAPHIES EMAILLÉES
se font maintenant dans les genres les plus nouveaux au studio de
W. W. WASHBURN,
109 RUE DU CANAL.
J'étais sur le point de faire la remarque: qu'étant pleinement convaincu de mon habileté à plaire à tous mes clients, et à même de démontrer la supériorité de mes PHOTOGRAPHIES, tous ceux qui recherchent les meilleurs portraits sont respectueusement invités à venir examiner les miens.
1er fév— W. W. WASHBURN.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
29.....RUE DE CHARTRES.....29
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willson's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Thermomètres à sucre. Essayeurs de jus de cannes. Saccharomètres en cuivre et en métal. Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans toutes les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. Steam Trains, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum. Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Chariots à Sucre, Centrifuges. Etc. Satisfaction garantie.
2 mars—6mois—DimMaJe

Mme BONOMO, sage-femme, et médecin pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, gestation difficile chez les enfants les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec le temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public.

MaraisStreetSteam Brewery
H. F. STURCKEN,
80, 82, 84 et 86 RUE MARAIS,
Entre Conti et St-Louis.
1er fév—82-1 an.DMJ

JUNIUS HART,
191 Rue du Canal.
LOTERIE GRATUITE D'UN PIANO "Miller", d'un Piano Grovesteen & Fuller, d'un Orgue de salon, d'un Violon, d'une Boîte à Musique et d'une Guitare. Il sera donné gratuitement un billet de cette loterie à toute personne achetant pour un piastre de musique en feuille. Demandez à voir la liste des morceaux anciens et nouveaux en vente.
19 mars—1 a

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17.....RUE BARONNE.....17
ENTRE CANAL ET COMMUNE.
Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS
Ont un assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mules, charrettes à bœufs, de, pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 81 rue Carondelet

FEUILLETON.

No 36. Commencé le 27 janvier.

LE COMPAGNON DE CHAINE.

PAR

GEORGES PRADEL.

L'agent salua et prit la lettre en mains. Il allait répondre, mais Miette ne lui en avait pas laissé le temps; elle filait maintenant à toutes jambes, remontant vers l'établissement des *Deux-Palmiers* et s'engouffrait dans l'allée en regrimpant l'escalier avec les mêmes précautions qu'elle avait prises pour le descendre.

Paloque dormait toujours.

Personne ne l'avait surprise, personne ne s'était aperçu de son absence. M. Cinard à cette heure, dînait avec les garçons dans une salle du fond des *Deux-Palmiers*; Paloque poursuivait sans interruption sa sieste.

L'après-midi s'écoula ainsi.

Vers six heures, Paloque s'éveilla frais et dispos, et surtout, tout prêt à recommencer. Son premier soin fut de faire une visite à Miette.

Celle ci avait repris courage, elle était redevenue maîtresse d'elle-même. Ce n'était plus l'accablée de tout à l'heure. Aussi put-elle jouer son rôle en conscience. Elle avait une migraine atroce, disait elle. Des élancements dans la tête, elle n'avait pu fermer l'œil. Mais elle réussissait à avoir une heure de sommeil, elle serait sauvée.

Rien à dire. Paloque, quelque roué qu'il fût, ne pouvait qu'être dupe de la migraine. Après tout, cette indisposition de Miette Parrassals et il y trouvait son compte. Son compagnon de chaine n'allait-il pas arriver.

A l'heure fixe, sept heures battant, un homme frappa à la devanture des *Deux-Palmiers*, et demanda à parler au patron. C'était Martin Jalras.

Obséquieux comme toujours, M. Cinard s'avança.

—Je voudrais, fit Martin, parler à M. Bernard.

—Très bien, entendu, compris, je suis prévenu. Passez par ici, monsieur; deux étages et la seconde porte à droite. On vous attend.

Et Martin Jalras s'engagea dans l'escalier.

En entendant son pas lourd, Miette, qui ne dormait pas, se mit à trembler.

—C'est lui! dit-elle en frissonnant d'épouvante.

Cependant, Martin avait frappé discrètement à la porte de la chambre voisine et avait appelé à mi-voix, ainsi qu'il avait été convenu:

—Monsieur Bernard!

La porte s'ouvrit et Paloque apparut sur le seuil, une bougie à la main.

—Tu es exact, dit-il à son ancien compagnon. C'est bien. Assieds-toi. Tu vas dîner avec moi. Le père Cinard est prévenu, il va nous monter cela tout à l'heure.

—Je n'ai pas grand'faim, répliqua Jalras. L'inquiétude m'enlève l'appétit, vois-tu. J'ai toujours peur d'être repris......

Paloque haussa les épaules.

—Fallait pas t'évader alors. Pourquoi as-tu filé?

—Ah! pour être libre, et puis.—et en disant ces derniers mots Jalras éleva légèrement la voix et un éclair furieux brilla dans ses regards,—et puis....je voulais retrouver ma femme...... La Tarpiaude, celle qui est cause que je suis allé là-bas, celle qui a fait croire que j'étais un assassin.

Paloque regarda son ancien compagnon de chaine avec pitié:

—Toujours tes idées de l'autre monde, tes idées d'honnête homme. Mais, mon pauvre garçon, si le bagne ne t'a pas amélioré à mon point de vue, tu ne peux m'être d'aucune utilité.

—Je ferai tout ce que tu voudras, répliqua docilement Jalras, je n'ai plus d'idée du tout. Le jour où j'aurai retrouvé la Tarpiaude, par exemple, ça sera autre chose.

—Ne parle donc pas si haut, fit Paloque avec impatience, la femme que tu as vue avec moi ce matin est à côté, et elle n'a pas besoin d'entendre notre conversation.

—Que j'ai vue, que j'ai vue, elle était entortillée dans un voile noir. Je n'ai pu distinguer un seul de ses traits.

Derrière la porte, Miette, qui, jetée à bas de son lit, avait rampé jusqu'à la serrure, ne perdait pas un mot de l'entretien. Le front moite d'une sueur glacée, elle tenait la main pressée sur son cœur pour en étouffer les battements. L'oreille tendue, elle écoutait les bruits qui montaient de la cour et de l'escalier.

—On ne viendra pas, répétait-elle, on ne viendra donc pas! Mais il s'échappera...... ils le laisseront partir!

Paloque réfléchissait.

—Tu es toujours aussi robuste que jadis, demanda-t-il à Jalras, tu n'as rien perdu de ta force?

—Je ne crois point, répliqua celui-ci; plus solide que jamais. Tiens, toi, tu es un crâne, tu n'es pas creux. Eh bien! si je t'empoignais d'une main, je parie que tu ne me ferais pas te lâcher.

Et prenant Paloque par la nuque, il le souleva de terre malgré les terribles efforts que celui-ci fit pour échapper à l'étreinte.

—Veux-tu me lâcher! veux-tu me lâcher! cria Paloque; et un voile de rage empourpra sa face.

En même temps, Martin avait desserré sa terrible poigne, et Bernard, d'un bond en arrière, s'était mis hors de sa portée. Mais l'étreinte avait été tellement puissante que le cou, les épaules, toute l'ossature du tronc en avait craqué.

Un soupçon vague traversa comme un éclair l'esprit de Paloque. Au moment où Martin le saisit, il lui avait semblé voir luire dans les yeux de celui-ci un mauvais regard. Ces prunelles si douces, si placides avaient dardé une flamme. C'était une folie, bien sûr, ce pauvre Martin ne pensait pas à mal. Aussi Paloque se remit-il en se secouant pour remettre ses nerfs en place et il dit au rude jouteur qui était toujours debout devant lui, le regardant:

—Je sais que tu es très fort. Il est inutile de me briser les os pour me le prouver une fois de plus. D'autant que tout ça fait du bruit et qu'il est inutile de réveiller la donzelle qui est là, dans la pièce à côté.

—Ah! elle est là, répliqua Jalras, en jetant des yeux écarquillés sur la porte, elle est toujours là!

—Eh bien! qu'est ce que ça peut te faire? Deviens-tu fou par hasard!

La "donzelle," comme il l'appelait, n'avait garde d'être troublée dans son sommeil, car elle ne dormait point, ainsi qu'il a été dit plus haut. Penchée contre la serrure elle écoutait ce qu'ils disaient. Parfois, elle s'arrêtait, prêtant l'oreille du côté de la porte donnant sur l'escalier, et alors, comme elle ne percevait aucun bruit, elle essayait d'une main tremblante la sueur qui lui perlait au front.

Elle se dressa tout d'un coup. Des pas furtifs, étouffés se faisaient entendre. Un sourd murmure montait.

—On vient, murmura-t-elle.

Et elle eut peine à retenir un cri de joie.

Mais Paloque, toujours en éveil, avait eu l'oreille également frappée. Il tendit le cou. Le bruit montait toujours, de plus en plus perceptible. On chuchotait.

—Je suis mangé, grogna-t-il,—et des yeux il cherchait une issue,—mais puisqu'ils veulent ma peau, elle leur coûtera cher. Si c'est toi, et il grinça des dents en fixant Martin, je te brûle.

Il avait fouillé dans sa poche, et un bull-dog, un de ces courts revolvers de fort calibre, brillait maintenant à sa main.

Impassible, Martin n'avait pas bronché; il haussa les épaules avec un geste plein d'insouciance et répondit:

—J'aurais dû me douter, que tu étais un assassin; mais je t'ai cru lorsque, à Toulon tu jurais que tu n'étais qu'un voleur, et je t'ai sauvé la vie. Car, sans moi, les autres t'étranglaient. Pour ce qui est de me brûler, tu n'as pas la main assez sûre, Paloque, tu trembles de rage! Tu peux tirer, tu me manqueras!...

La porte s'ouvrit et M. Cinard, le patron des *Deux-Palmiers*, apparut dans l'encadrement.

Ce n'était plus le même homme. L'air ditoux, la tête basse, le dos rond, il pénétra dans la chambre. Il avait une manière d'ouvrir les bras d'un geste désespéré, voulant dire sans doute: "Les circonstances sont plus fortes que ma volonté. Ne vous en prenez point à moi, mais aux circonstances."

—Vieux mouchard! lui dit Paloque avec un écrasant mépris, tu perds ton sac.

—Ce n'est pas moi, m'sieu Bernard, murmura le gargotier. Ce n'est pas ma faute, je suis serré.

Les képis de deux sergents de ville pointaient effectivement derrière le malheureux Cinard.

Bernard Paloque s'était levé. Un défi enragé se lisait dans ses regards. Il reculait, son bull dog tendu, et peu à peu il se trouva arrêté par le plat-bord de la fenêtre.

D'autres agents envahissaient la chambre; au milieu d'eux un commissaire de police ceint de son écharpe.

—Allons! cria Paloque, qui est-ce qui en veut? Je vous préviens que vous ne m'aurez pas vivant. Il y a six balles, cinq pour vous, une pour moi. Et ça ne sera pas long. Allons du courage. Vous êtes là une dizaine, tirez la chose au doigt mouillé.

Les agents et le commissaire se consultaient.

—Une! deux! cria encore Paloque. Que personne ne bouge. La première sera pour toi, Martin.

En prononçant d'une voix stridente ces dernières paroles, le forçat s'était appuyé d'une main sur le rebord de la fenêtre, prenant un point d'appui pour être plus certain de son tir. Il était vaincu, il était battu. Mais la fin de la partie, la dernière scène du drame, il la voulait sanglante, et c'était avec une joie sauvage qu'il se disait que, dans un instant, il allait faire retomber son corps sur des cadavres.

—Le doigt sur la détente, il visait Martin.

Le groupe des agents se baissait. Ils s'allongeaient, tâchant de le gagner lentement en se glissant le long de la muraille.

Un bris de vitres, un cliquetis strident de verre! Un bras sec, nerveux, décharné, émergeant par la baie de la fenêtre passant à travers le châssis de la croisée! voilà ce que l'on vit.

Ce bras, s'enroulant comme un crotale autour du cou de Paloque, venait de le saisir et de le ramener violemment en arrière.

Une tête de vieillard, épouvantable, hideuse, chargée de tout ce que la haine féroce peut plaquer d'affreux sur des traits grimaçants, apparut en même temps à travers les vitres brisées, audessus du visage du forçat.

On eût dit que la Mort, grimaçant, lui donnait le dernier baiser ou sa première morsure.

C'était le père Bérard.

—Je te tiens! tueur de femmes! râlat-il d'une voix étranglée par sa joie féroce. Je te tiens et je te tue!....

Et Paloque, poussant un hurlement de douleur, s'abattit roulant face à terre aux pieds des agents, tandis que son arme, inutile, s'échappait de ses doigts.

Entre les deux épaules, le manche d'un couteau dardait droit; la lame, le vieillard l'avait plantée dans le corps d'un bras nerveux et implacable. Il n'avait ni faibli, ni bronché.

Le père Bérard, ouvrant la croisée, sauta alors dans la chambre; à sa suite on vit poindre la petite tête effarée et verdie par l'émotion de Pironeau.

Le vieil agent retira l'arme de la plaie, d'où le sang jaillit avec violence; retournant Paloque sur le dos, il approcha son visage sur le sien.

—J'ai mon compte, murmura le forçat. Je suis réglé. Ce vieux gredin-là m'a saigné et je n'ai pu me défendre.

—Je te tiens donc! répétait le vieillard d'une voix sourde, te voilà par terre, perdu, c'est moi qui t'ai tué! Moi, le père de Thérèse, celle que tu as assassinée!...

Il s'était agenouillé auprès de sa victime et ne pouvait se repaître assez de sa vue.

Cette irruption soudaine des agents, l'arrivée du père Bérard doivent être expliquées au lecteur.

La concordance de cette action double provenait de deux côtés à la fois.

Nous avons vu Miette descendre une lettre à la main et la remettre furtivement à un sergent de ville.

Sur l'enveloppe, la Basquaise avait tracé ces mots: *à la Préfecture de Police*. Et dans le billet, le sergent de ville put lire cette simple phrase: Il y a un forçat évadé aux *Deux-Palmiers*.

Le sergent de ville avait prévenu le poste, qui s'était empressé de faire parvenir l'avis à l'administration centrale de la place Dauphine. En France, les choses doivent toujours suivre la filière tracée par le fonctionnarisme.

Un commissaire et une escouade d'agents s'étaient donc présentés au *Deux-Palmiers*. Le père Cinard avait tout d'abord été saisi et menacé. Il était devenu souple comme un gant, se résignant à conduire lui-même "ces messieurs" pour s'éviter des désagréments. A l'entendre, sa maison était morale, honnête, tranquille, rangée, et il était fort surpris qu'un évadé du bagne l'eût choisie pour en faire son quartier général. Mais du moment qu'on affirmait qu'un malfaiteur s'était réfugié chez lui, il était tout prêt à le livrer. Il s'en faisait même une gloire, et la police voudrait bien se souvenir, à l'occasion, de sa touchante bonne volonté.

Mais la police avait été également prévenue d'un autre côté.

Martin Jalras, on s'en souvient, se reprochait durement ses maladresses successives. La mort de la malheureuse Thérèse, à laquelle il avait assisté, lui avait porté un dernier coup. C'était sa faute si Paloque n'avait pas été repris plus tôt! dix fois il avait laissé échapper. C'était lui le fautif, le vrai criminel, et surtout l'ingrat! Oui, l'ingrat. Mademoiselle Aline n'avait-elle pas failli être la victime de ce gredin, après M. Robert lui-même? Est-ce ainsi qu'il devait reconnaître les innombrables bontés de M. de Lautres? Il n'était donc bon à rien! Il ne pouvait donc rendre aucun service à ceux qui lui avaient rendu la vie!....

Et alors il s'était creusé la tête pour savoir comment il pourrait agir, comment il parviendrait à obtenir une solution; et quand son ancien compagnon de chaine lui avait donné rendez-vous aux *Deux-Palmiers*, son plan s'était tracé de lui-même dans son cerveau quelque peu obtus.

Plantant là M. de Lautres, qui attendait de lui des explications sur l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Paloque, il avait mis la main sur Pironeau, en disant au jeune homme qu'il avait besoin de lui. Et alors il avait expliqué à l'ancien novice de l'*Ariel* le moyen touchant et sublime qu'il avait tout naturellement trouvé pour mettre Robert et Aline à l'abri de nouveaux dangers en arrêtant une fois pour toutes Bernard Paloque.

—Faut que tu me rendes un fier service, avait-il dit à Pironeau. Il va falloir pour ça désobéir au patron et à madame Bitord, mais j'ai dans l'idée que l'un et l'autre ne seront point fâchés cette fois que nous ayons croqué le mot d'ordre et mangé la consigne.

Pironeau s'était récrié, mais Martin Jalras l'avait tant turlupiné, tant supplié, il lui avait répété un si grand nombre de fois que s'il refusait de lui céder, son entêtement amènerait fatalement sur tous ceux qui leur étaient chers d'épouvantables catastrophes, que Pironeau avait promis son concours.

Et alors il avait conduit l'ancien novice chez un marchand de vin, et après avoir demandé une plume, du papier et de l'encre, il lui avait dicté une lettre dont la teneur et l'adresse étaient identiquement les mêmes que celle écrite à Miette.

Lui aussi, il prévenait la police qu'il y avait un forçat aux *Deux Palmiers*.

—Mais, fit Pironeau, qui était au courant de l'existence de Jalras et de son malheureux passé, c'est vous qu'on va prendre, mon pauvre Martin!

—C'est possible répliqua philosophiquement celui-ci, mais j'ai dans l'idée que si les argousins me reconnaissent, Dieu ne m'abandonnera pas, car moi aussi, je crois être arrivé au terme de mes malechances.

—Et si on vous renvoie là-bas?

—J'y mourrai, si M. Robert ne m'en tire pas une seconde fois. En tout cas, j'ai trop de chagrin, je ne puis plus vivre comme ça. Donc faut faire ce que je dis, ou sans cela je vais moi-même me dénoncer au premier sergent de ville que je vois passer dans la rue. Je dirai que j'ai des révélations à faire au sujet de Paloque; mais ça demandra du temps et ce gredin peut prendre l'éveil et filer encore une fois.

[La fin au prochain numéro.]

Peu de rois ont acquis un ami au même prix que Gustave-Adolphe. Charles IX, son père, dont le règne fut cruel, avait fait mourir le père de Baner (ou Banier), si célèbre depuis par son attachement pour Gustave, et par ses victoires. Le prince étant à la chasse avec le jeune Baner; et, descendu de cheval, il lui dit: "Mon père a fait périr le tien; si tu veux venger sa mort par la mienne, tuemoi dès ce moment, sinon sois à jamais mon ami."

Baner, attendri et hors de lui-même, se jeta aux pieds de Gustave, et lui jura un attachement éternel.

Alexandre, après avoir fait mutiler le philosophe Callisthène, le jeta dans une cage de fer, et le traîna ainsi à la suite de l'armée. Lysimaque, un des généraux d'Alexandre, ami fidèle de Callisthène, osa seul aller le consoler, et comme Callisthène lui représentait que ces marques d'intérêt exciteraient la colère du Macédonien: "Je vous visiterai tous les jours, lui dit Lysimaque. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il pourrait vous croire coupable, et n'éprouverait plus de remords."

Un ivrogne incorrigible est obligé de garder le lit.

Sa femme fait venir un médecin.

Ce dernier, après avoir examiné le malade, et avant de s'en aller, dit à l'épouse:

—La santé de cet homme est sérieusement altérée.

—Tu entends, ma femme, s'écrie avec joie le pochard, tu ne pourras plus m'empêcher de boire maintenant!

La circulation des billets de banque en Suisse, qui représentait 9 fr. 25 par habitant en 1871, avait atteint le taux de 37 fr. par habitant à la fin de 1882, c'est-à-dire que le montant des émissions avait passé de 24,8 millions de francs à 98,4 millions de francs, soit à peu de chose près quadruplé.